



HAL
open science

Le jardin de Yusuf

Marielle Macé

► **To cite this version:**

| Marielle Macé. Le jardin de Yusuf. Jardins, 2023, 9782956416852 (n°12), p.65-70. hal-04378654

HAL Id: hal-04378654

<https://hal.science/hal-04378654>

Submitted on 9 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marielle Macé

« Il giardino di Yusuf »

Si vous marchez le long du Tibre à Rome, en contrebas des anciens abattoirs, sur cette portion de rive proche de la via Ostiense où, entre le Ponte Testaccio et le Ponte di ferro, les berges « s'ensauvagent » et le fleuve est enfin désencastré, vous trouverez une petite cabane en bois, clôturée de bambous. Et vous remarquerez (peut-être pas tout de suite) qu'autour de la cabane le terrain est dégagé, la pente nettoyée et soulignée d'une rangée de *sampietrini* fichés dans le talus ; que quelques chaises ont été disposées sous la voûte du pont, à côté d'une jardinière creusée dans un morceau de tronc en équilibre sur une souche, d'un petit palmier (au milieu des ailantes qui triomphent partout ailleurs), et de deux pots, dont un doré, pour recueillir les gouttes de pluie ; qu'un petit escalier de pierre, même, à été aménagé pour monter jusqu'à la route ; et que ce recoin, ce repli de la boucle urbaine, porte les marques d'un soin régulier, de gestes d'attention, d'aménagement, d'habitudes, de calme.

Vous prendrez l'escalier et vous tomberez, surplombant la cabane, sur un square minuscule entre la sortie du *Mattatoio* et le point d'arrivée des camions poubelles. Un dessein de square plutôt, une idée de square, dont l'entrée est (plus que marquée) symbolisée par deux cactus, et le contour esquissés par des lignes de pavés et quelques bacs de plantes grasses. En terre un aloé, un papyrus, et puis des galets blancs, une balançoire bricolée pour des enfants invisibles, un banc, des chats...

C'est « le jardin de Yusuf ». Un jardin inattendu, modeste, à peine visible et à peine un jardin ; mais ce qu'on fait de plus émouvant en matière de jardin. Il a été décidé et entretenu par un seul homme, pourtant il est offert à tous les autres, à quiconque passe par là — même s'il n'y a pas grand monde pour « passer » par là justement, puisque sur ces berges ce sont surtout les personnes sans-abri qui essaient de se faire un refuge dans les herbes hautes, à coup de bâches et de branches. Lorsque le Ponte di ferro a brûlé fin 2021, laissant pendre la moitié de son tablier, c'est d'ailleurs eux qu'on a tout de suite voulu accuser (peine perdue, ils n'avaient rien fait).

Yusuf est kurde, il fait partie de ces réfugiés qui ont convergé, il y a quelques années, vers ce quartier de Rome que des associations de soutien aux migrants ont rebaptisé l'*Ostiensistan*, pour signifier qu'un morceau d'Europe se réinventait ici. Yusuf a vécu plusieurs mois dans la cabane qu'il avait construite de ses mains ; et quand il a eu accès à un logement il ne s'en est pas éloigné, revenant tous les jours débroussailler la berge, consolider le talus, nettoyer l'accès au fleuve et même, donc, faire naître un jardin. À force de temps, de travail et de délicatesse. Et il s'est fait le gardien de ce jardin qu'il aura été seul à imaginer, entretenant les lieux, prouvant sa qualité d'habitant, devenant le jardinier d'une terre qui pourtant ne voulait pas de lui. Désormais on peut avancer sur un sentier sans se prendre les pieds dans les sacs plastiques, on peut s'arrêter un moment, s'asseoir, parler, se reposer à ciel ouvert, on

(qui ?) peut quitter la clandestinité ou la pénombre, sortir tout le corps des broussailles.

L'endroit tranche avec les rives voisines, par endroits tout à fait impraticables. C'est une clairière, une rupture dans l'incurie et l'indifférence. Le regard s'ouvre, la lumière est là, le fleuve est enfin visible et son flux brillant vous appelle.

Ça ne se fait plus tellement des jardins comme ça : réguliers, ordonnés, où le jardinier met beaucoup d'énergie à arracher, à aplanir et désherber ; on préfère les lieux enfrichés, petites jungles et herbes folles, on a besoin de retrouver du sauvage, du vivant intrépide, de renouer avec l'inculte et ses fertilités. Le jardin de Yusuf, lui, est apprêté, un peu trop peigné même. Il n'est pas gagné sur l'excès d'urbanité, l'asphalte ou le béton ; non, c'est, presque à l'inverse, un geste d'hyper-nettoyage, de mise en ordre et de désauvagement. Ici c'est la propreté et l'application à ranger qui font exception, qui font discordance et presque résistance. Sans doute parce qu'il s'agit de former un rempart contre le délaissement — un maquis par le haut et par l'offrande, une résistance par le soin. Ce jardin ne peut pas jouer à la précarité, il cherche à tout prix à s'en extraire ; et la propreté (comme la netteté, comme la ligne droite, comme la domesticité) lui est toute entière liberté, affirmation de vie et d'une capacité de travail.

Ce n'est pas un jardin de subsistance, un de ces lopins qui suppléent au manque de nourriture et réparent cette dimension-là de la pauvreté. Il ne rappelle pas non plus les jardins ouvriers — sa solitude est trop grande, son affirmation ne s'adosse à aucune autre, il reste à la marge et garde quelque chose des limbes, loin des dimanches. Ce n'est pas, mais alors pas du tout un jardin « abusif » ; j'ai pourtant vu se mettre en place cette catégorie stupéfiante d'*orto abusivo* dans d'autres zones, assez semblables, de la Rome précaire, près du Parc des Aqueducs notamment, là où des gens du voyage s'emploient à nettoyer régulièrement les petits bois (transformés en décharges sauvages) aux abords desquels ils vivent, et qu'on les accuse de s'approprier ainsi une portion de l'espace public ; abusifs, comme si un jardin, ce sursaut de vie, pouvait être un abus, et comme s'il y avait là prise de possession et main basse, alors qu'il s'agit avant tout, là-bas aussi, d'actes de réparation, d'espérance, d'amour peut-être.

Le jardin de Yusuf est un jardin d'agrément, un léger mais stupéfiant jardin d'agrément ; le jardin public d'un seul : un « commun » à la première personne, pour que quiconque puisse en jouir et s'y comporter en habitant, en citoyen, en rêveur ; un endroit conçu pour le plaisir, la beauté, l'apaisement, ou plutôt maintenu pour et par tout cela, dans le travail et le don d'un homme pourtant démuné. Il est rejoint quotidiennement par quelques habitués (des hommes uniquement) qui s'y retrouvent et qui, parlant, dans l'air et le calme, semblent entre-vérifier leur humanité.

« *Questo posto allontana i sentimenti brutti* », explique Yusuf : ce lieu éloigne les émotions mauvaises, il tient la brutalité à distance. Quelque chose de tendre l'emporte sur l'exil et pourtant, dans son retrait, s'en souvient. Dans le temps, de nobles rêveurs fantasmaient des parcs extravagants ; rien de ça ici. Un lieu soigné/soignant, gagné sur l'abandon, conçu par un homme pour la ville entière et depuis sa propre précarité.

Un léger jardin mais une grande pensée donc, et presque un temple puisque l'hospitalité est sacrée ; à ceci près que c'est celui qu'on devrait accueillir, et qui est si mal accueilli, qui aura su construire cette sorte d'autel public à l'hospitalité. Ici, il y a des dieux, tapis dans le silence. Ils se sont réfugiés au jardin de Yusuf, de son côté.

Je n'ai pas découvert cet endroit toute seule, il m'a été littéralement « présenté » lors d'une marche organisée au long du fleuve par le groupe Stalker (un collectif de chercheurs, activistes et performers bien connu à Rome, baptisé d'après le film de Tarkovski où se déploie la « Zone »). Stalker, qui s'emploie à arpenter et soutenir ce qui, dans la ville, rouvre la ville à son propre avenir, c'est-à-dire aux vies et aux paysages qui s'y inventent. Aurais-je su voir sans eux ce et ceux qu'il y avait là ?

Si je m'intéressais au Tibre quant à moi, c'est que je faisais une petite enquête sur les états de l'eau à Rome — sur la façon dont cette ville-là, comme tant d'autres, a rompu les liens qui l'attachaient à son fleuve, et sur les endroits où en revanche ces liens (ou d'autres) sont en train de se renouer. En sorte que la rencontre avec Yusuf a eu pour moi quelque chose d'une preuve : en effet quelque chose se rouvrait ici, à l'endroit précis où le fleuve est enfin délivré des hautes murailles qui, au centre de la ville, l'enserrent et même le *noient*, à l'endroit où il s'élargit et s'élançe un peu plus librement vers son delta. Au bord de l'eau des attachements, une autre idée de la vie se tentent.

J'aurais pu le découvrir plus tôt, c'est un peu « mon quartier » à Rome, celui où je reviens de temps en temps — j'ai habité un an à quelques centaines de mètres, sur la place du marché du Testaccio. Mais il a donc fallu des guides pour me déciller le regard, ouvrir mon attention à ce qui se passait là, à ce qui essaie de surgir et de se dire.

Des guides fervents d'ailleurs, vigoureux et admiratifs, qui s'emploient à honorer ce genre de gestes et à en dire l'exemplarité, affirmant que nous serons sauvés par ceux-là même que la ville rejette. « *Spero che venga Yusuf* », « J'espère que Yusuf viendra », écrivait récemment Lorenzo Romito, de Stalker, en annonçant une nouvelle manifestation en faveur de l'accueil des réfugiés aux abords du centre culturel Ararat.

Yusuf génie du lieu, lare et gardien. Cet homme est entré sur la pointe des pieds dans une Europe qui ne veut pas de lui, et voilà que c'est lui qui s'occupe d'elle, et la protège d'elle-même. Qui rend la place davantage « publique ». Qui restitue à la ville ce qu'elle ne savait pas avoir, ce dont elle ne se savait pas capable : quelque chose qui appartenait à tous mais dont on ne se doutait même pas qu'on l'avait perdu.

Et pourtant, qui soigne qui, qui console qui dans cet espace ? Je vois bien comment le jardin de Yusuf nous console aussi, nous les nantis : nous console de sa tragédie à lui, et de l'horreur des temps. Je sens nos pensées glisser sur cette pente-là quand je parle du lieu ou que j'y retourne ; avec émotion, et avec gêne.

Un réfugié a fait un refuge, leçon bouleversante, prière pour la ville entière. Mais il ne faudrait pas enfermer Yusuf dans son jardin, il ne faudrait pas faire de Yusuf l'homme du jardin qui nous guérit, nous (même quand justement il nous fait du bien), l'homme de cette idée qui berce notre œil et notre âme momentanément soulagée, oublieuse. « Ah, un réfugié a pu créer cela ! ». Essayer de ne pas refermer l'attention comme un enclos, fut-il vertueux. Il faudra pour ça passer du temps avec lui, savoir où il habite (« dans une maison, comme toi », m'a-t-il dit quand je lui ai demandé, heurté par la question), où il aime aller, ce qu'il aime faire... Ce n'est pas évident ; j'ai bavardé avec Yusuf, mais si peu, et à peine frôlé son quotidien. — Un souvenir de conversation rieuse pourtant, flottante, quand il m'a demandé ce que je faisais comme métier. « Poeta » (ce n'est pas tout à fait vrai, j'ai profité de la beauté de son jardin pour me rêver plus poète que je ne suis) ; lui qui parle très bien italien ne reconnaissait pas ce mot-là ; on a cherché, j'ai fini par dessiner sur un carnet une page de prose (des lignes aboutées) et une page de vers (des lignes brisées). « Siir ! », a-t-il répondu, et il m'a expliqué l'importance du poème dans la sociabilité et l'imaginaire des siens.

L'histoire se prolonge, complexe. Yusuf a créé une association, *I curdi*, pour proposer ses services de jardinage (j'ai vu ça sur Facebook). Mais ce qu'il considérait sans doute pour lui-même comme un mouvement d'intégration, la pratique d'un talent, l'a éloigné de sa communauté, et a fini par abîmer la confiance qu'il porte à son propre travail, l'a rendu plus méfiant, solitaire — c'est aussi ça que produit l'exil. La dernière fois que j'y suis allée, le jardin faisait refuge aux chats errants, et quelques articles des journaux locaux présentaient Yusuf comme le bienfaiteur des colonies félines.

Cet espace est un emmêlement évident de beautés, de revies, de réponses, de relégations, d'oublis... Tout est inscrit à même le sol. Pour le promeneur, la promeneuse, il s'agit peut-être d'accepter d'être soigné par le jardin, mais de ne pas vouloir être consolé trop vite : ne pas séparer les fils ici emmêlés, ne pas s'aveugler sur les violences qui conduisent là, ou sortir trop vite les déchets de l'image pour jouir du jardin. Un écheveau de vies et de pertes, d'espoirs et de destructions, ça ne doit pas se défaire ou se démêler mais se réunir, comme au lasso de la parole.